

Vie de mode, Mode de vie

Propos recueillis par LAURENT DOMBROWICZ

*En exclusivité pour Citizen K, rencontre stylée avec **Jacqueline de Ribes**, esprit libre et créatif, à l'honneur au Metropolitan Museum de New York.*

“Qu'elle porte un pull ou une robe de bal, Jacqueline a toujours eu une profondeur dans son élégance.

Elle arrive à rester en dehors de cette horrible zone, celle de l'icône de mode désincarnée”, a dit d'elle Karl Lagerfeld, plus connu pourtant pour ses coups de griffes que pour sa patte de velours.

Qu'il s'agisse de son ami Valentino Garavani, de Yves Saint Laurent ou de Jean-Paul Gaultier, qui lui a rendu hommage avec une collection de haute couture baptisée *Divine Jacqueline* en 1999, le panthéon de la couture a toujours reconnu en elle un idéal d'élégance et une singularité étincelante. C'est cette femme du monde, créatrice de mode, philanthrope et *it-girl* avant la lettre que le MET célèbre en ce moment. Un événement exceptionnel car, hormis Yves Saint Laurent et Miuccia Prada, nul autre créateur de mode vivant n'a eu les honneurs de la prestigieuse institution. Quand le Musée Galliera expose quelques robes “naphtalinées” de la comtesse Greffulhe, noblailonne proustienne complètement oubliée, New York fait un pari autrement audacieux. Une femme française, muse d'une époque révolue, mais à l'acuité artistique terriblement moderne. La curatelle de Harold Koda, la mise en lumière et en images de Patricia Canino nous emmène à la découverte d'un destin inouï, dans le froufrou d'un satin duchesse cramoisi.

UNE VIE DE CHÂTEAU

Jacqueline Bonnin de La Bonninière de Beaumont voit le jour au son de *La Marseillaise* le 14 juillet 1929. Bien née, donc, entre un grand-père maternel fondateur de la banque Rivaud et un lignage paternel ayant fait fortune dans le caoutchouc. Une vraie vie de château que l'on se figure peuplée de nourrices en gants blancs, d'enfants jouant à cache-cache dans des salons en enfilade, de chauffeurs en livrée faisant crisser dans la cour les pneus des premières automobiles.

“Mon premier costume, je l'ai réalisé quand j'avais huit ou neuf ans. Nous étions sur la plage de Hendaye où nous avions une maison. Mes parents étaient amis avec le

consul de France à Tahiti qui nous avait bien entendu parlé des Tahitiennes. Cela avait fortement marqué mon imagination, alors j'ai pris des sacs de pommes de terre, car personne ne voulait me donner un morceau de tissu, j'ai cousu un élastique, effrangé le bas et je nous ai habillées, ma petite sœur et moi en Tahitiennes. Quelques années plus tard, pendant la guerre d'Espagne, on me voit sur la pointe des pieds, légèrement maquillée et enveloppée dans mon drap de lit qui était bleu ciel.” Mais le film de sa vie n'est pas toujours une comédie musicale en Technicolor. La guerre éclate et la Gestapo s'installe dans le château de famille. À la fin des années 40, mariée très jeune au vicomte de Ribes, Jacqueline est présentée au monde par son oncle Étienne de Beaumont, personnage fantasque et ami des plus grands artistes dont Picasso ou Diaghilev. *“Étienne de Beaumont ●●●*



→ Jacqueline et Monique de Beaumont sur la plage de Hendaye dans les années 30. Jacqueline a taillé et frangé des robes de tamure dans des sacs de pommes de terre.

→ Jacqueline de Ribes, pendant un des *trunk shows* de sa griffe à New York, à la fin des années 80.

← Jacqueline de Ribes et sa célèbre voilette, qu'elle portera au quotidien pendant plus de vingt ans. Ici, photographiée par Richard Avedon dans les années 60.



← La vicomtesse de Ribes et le baron Egmont van Zuylem van Nyevelt van de Haar au château de Haar, Utrecht (Pays-Bas), 1950. En respectant le code du bal qui indiquait que l'on ne devait pas dépenser plus d'un dollar pour le costume, Jacqueline de Ribes, âgée de 21 ans, décroche les rideaux et transforme un portemanteau en coiffe médiévale.

↓ Dessiné par Jacqueline de Ribes pour le Bal oriental donné en 1969 par le baron Alexis de Rédé, ce costume est réalisé à partir de diverses robes de haute couture signées Guy Laroche, Christian Dior et Jean Dessès, de plumes de chez Lemarié, et de détails en zibeline. La joaillerie est dessinée par Jacqueline de Ribes et réalisée par la maison Gripoix.

“Il vient me chercher à la sortie du pensionnat et m’emmène chez Christian Dior.”

... était un être extraordinaire. Il était très célèbre pour ses bals costumés où il recevait le Tout-Paris. Pour son dernier bal, il fallait s'habiller en gravure de mode 1880-1920. C'est là que j'ai rencontré Charles de Beistegui qui m'a invitée à danser et qui m'a fait envoyer une invitation pour son bal du lendemain. J'étais tout à fait inconnue dans le milieu alors j'ai décidé de faire une robe blanche avec un visage noir. On nous a beaucoup photographiés. Un autre jour, il vient me chercher à la sortie du pensionnat et m'emmène, à ma demande, chez Christian Dior. Je pensais voir de la vie, des tissus qui viroient et même des mannequins. À ma grande surprise, tout le monde était en blouse, y compris Monsieur Dior et l'ambiance était très studieuse, très silencieuse. Il m'a montré tout le processus de création avec beaucoup de patience.” Jacqueline de Ribes est la dernière cliente vivante de Christian Dior et sans doute celle qui en connaît certains secrets. Une vie de rêve commence, entre les salons de haute couture et les réceptions fantasques. La vicomtesse devient rapidement l'invitée et l'hôtesse parfaite, célèbre à la fois

pour son élégance infaillible, mais aussi pour son sens de la représentation. Dans les hôtels particuliers et les palais vénitiens, on croise acteurs et mécènes, les uns revêtant parfois les atours des autres, comme Marie-Laure de Noailles déguisée en soubrette et faisant la révérence. Dans les années 50 et 60, Jacqueline de Ribes attire tous les regards et tous les objectifs, en particulier ceux de Richard Avedon qui raffole de son profil aristocratique et de Cecil Beaton qui la photographie pour le bal Proust. Avec Marella Agnelli, Babe Paley, Lee Radziwill et d'autres, elle est de ces belles dames qui hantent les studios de couture et font les réputations. Elle ne sort qu'en voilette et se permet de modifier les dessins d'Yves Saint Laurent, sans que celui-ci ne s'en offusque.

BALS, BALLETS ET CHARITÉ

“Les bals étaient pour moi l'occasion d'exercer ma créativité. C'était des mo-



PHOTOS. COLLECTION PRIVÉE VICOMTESSE DE RIBES

PHOTOS. COLLECTION PRIVÉE VICOMTESSE DE RIBES. JACKNISBERG



→ Jacqueline de Ribes accompagnée de Luchino Visconti et Francesco Rosi à Venise en 1967 pour le bal de charité organisé à la suite des inondations de la cité lacustre l'année précédente.

↓ La vicomtesse de Ribes accompagnée du comte Louis de Montberon au bal donné par le baron et la baronne Guy de Rothschild au château de Ferrières en décembre 1971 pour le centenaire de Marcel Proust. La robe, d'inspiration XIX^e siècle, a été créée à partir d'une robe Valentino haute couture automne-hiver 1967-1968.



ments de joie intense, mais aussi de travail assidu pour créer ces tenues. J'arrivais à m'exprimer en respectant la plupart des conventions. Pour un bal dans un gigantesque château du Moyen Âge en Hollande, je n'avais que 20 ans, j'ai décroché les rideaux de ma chambre, décousu les anneaux, je les ai drapés autour de ma chemise de nuit que j'avais gardée pour la dentelle et j'ai réalisé une coiffe avec un portemanteau. Pour cet autre, j'ai fait un arrangement floral dans un panier à salade posé à l'envers dans mon chignon. Ma robe rose pour le bal Proust est faite à partir d'une robe Valentino que j'ai transformée, mais que tout le monde à reconnue car Jackie Onassis avait la même en bleu. Pour le fameux Bal oriental, j'ai superposé des robes haute couture à du tissu que j'avais acheté au marché Saint-Pierre...”

Le goût des arts, la vicomtesse de Ribes le cultive hors des palais lambrissés. Pour les célèbres ballets Cuevas, elle crée costumes et décors, récolte des fonds, engage Noureev et dirige la compagnie avec panache. Pendant de nombreuses années, elle produit pour le gala de l'Unicef des spectacles et des plateaux exceptionnels.

Richard Burton et Liz Taylor, Shirley MacLaine, Michèle Morgan et Géraldine Chaplin figurent parmi ses invités. Elle est faite citoyenne d'honneur de la ville de Florence, grâce aux fonds récoltés pour la construction d'un hôpital. “J'ai reçu cet honneur, une fleur de lys qui fait justement partie des armoiries de la famille de Beaumont, des mains du maire communaliste de Florence. Une personne si merveilleuse qu'il a été élevé peu après au rang de bienheureux, le stade qui précède la sainteté.” Elle se lie d'amitié avec Luchino Visconti et réalise un film, *Fugue à Rome*, dont le négatif a aujourd'hui malheureusement disparu. “Je voulais tourner une séquence avec Marcello Mastroianni qui était à ce moment-là en tournage à Alger. On était en 1967 et l'époque était difficile avec des disparitions quotidiennes en pleine ville. Luchino, qui était communiste lui aussi, ainsi qu'un ami qui travaillait au Nouvel Observateur m'ont fait passer pour une assistante afin que je puisse y aller...” Luchino Visconti pense à Jacqueline pour son projet d'adaptation de Proust. Mais Oriane de Guermantes peut bien attendre, l'appel de la mode est beau...



coup plus fort.

APPRENTISSAGE

“J’ai toujours considéré la mode comme quelque chose de très concret. Mouler, draper, coudre, c’est ça le métier. J’ai toujours été attirée par le processus, par le faire. Je me souviens de mes premiers chapeaux que je découpais dans des cônes et dont la modiste Paulette, très connue à l’époque, avait accepté de faire les finitions à la machine. J’ai rencontré Oleg Cassini (NDLR : couturier américain très connu pour les robes qu’il dessina pour Jackie Kennedy) lors d’un séjour à New York. Il aimait mon style, ma manière de m’habiller. J’avais quelques robes de haute couture, mais pour le reste, comme beaucoup de femmes de ma génération, je faisais faire la plupart de mes vêtements par une petite couturière. Mais alors que beaucoup copiaient les modèles des grandes maisons, moi, je lui demandais des choses différentes, plus personnelles. Oleg m’a prié de lui envoyer des modèles à New York. Mais si je faisais tout moi-même, je ne savais toujours pas dessiner, or il était impératif de croquer le modèle avant d’expédier le tout. Je m’étais installé une sorte de petit atelier dans les combles et, sans argent, je faisais des toiles en les moulant directement sur des mannequins en bois. Je suis allée voir Jean Dessès qui m’habillait assez souvent à l’époque et il m’a parlé d’un petit Italien très doué qui serait ravi de se faire un peu d’argent. C’était Valentino.”

LA GRIFFE JACQUELINE DE RIBES

Devenue comtesse à la mort de son beau-père, Jacqueline de Ribes franchit le pas en 1983 en créant sa maison de mode à New York. “J’avais tout le monde contre moi, sauf mon mari. Ma famille ne voulait pas m’aider. Même Yves Saint Laurent voulait me préserver d’un métier fait de souffrances et de renoncements. Et puis surtout, j’avais 53 ans. Pas vraiment l’âge où on commence une carrière. Une amie est restée à mes côtés pour me dissuader jusqu’à 5 heures du matin et à 5 h 05 j’ai annoncé que je commençais l’aventure. Je n’aurais pas pu vivre plus longtemps avec une telle dose de frustration. Je suis allée à New York parce qu’en France vous vous heurtiez à une quantité de préjugés. Une comtesse bien habillée qui se lance dans la mode, j’aurais été démolie avant même de commencer. À New York, que vous veniez de Park Avenue ou de Brooklyn, peu importe. Il y a une liberté et une honnêteté qui vous permettent d’entreprendre



↑ La vicomtesse portant une création en plumes de Raymundo de Larrain lors du premier Embassy Ball à New York en 1959.

↓ Jacqueline à Nashville (Tennessee) en 1986 lors de la répétition du gala du Swann Ball en hommage à la France.

← Près de Hendaye, pendant la guerre d’Espagne. La jeune vicomtesse s’ennuie, saisit un drap de lit bleu ciel et crée un drapé à l’antique.

↙ Jacqueline de Ribes en Christian Dior et le danseur Viktor Róna pendant la répétition de Cendrillon au Théâtre des Champs-Élysées en 1963.

PHOTOS: DR.



PHOTOS: COLLECTION PRIVÉE COMTESSE DE RIBES; PATRICIA CANINO

tout en restant qui vous êtes. On a monté l’affaire et, le 3 mars 1983 à 3 heures, nous avons présenté trente modèles à notre hôtel de la Bienfaisance, pendant que mon mari était à un week-end de chasse. On a décroché les lustres, mis les meubles au garde-meuble, Pierre Bergé et Yves Saint Laurent ont fait installer une sono et une jolie moquette blanche. J’avais du beau monde... Paloma Picasso, John Fairchild, le big boss de Condé Nast...”

Pendant dix ans, Jacqueline de Ribes présentera ses collections avec les éloges de la presse. Vivant comme ses équipes, au sol jusqu’à trois heures du matin, la comtesse conçoit un style ultra-chic, avec des codes et des techniques haute couture, mais réalisable en industrie. “Il y en a bien eu un ou deux pour me mettre des bâtons dans les roues, car dès que vous touchez à la fabrication industrielle, les enjeux sont différents.” Elle mélange subtilement les influences sportswear et les volumes dramatiques des années 80. Raffolant des effets noir et blanc, elle crée une garde-robe à son image, ultrastylée. “Même dans mes robes du soir, je faisais mettre des poches. Je ne supporte pas ces dames

un peu coincées dans leur robe avec un petit sac à main. Les poches ça donne immédiatement une attitude.” Deux voyages par saison en Concorde à New York en plus du Japon où la griffe connaît un vif essor, Jacqueline de Ribes s’épuise et réduit sa vie mondaine parisienne à deux mois par an. “Puis, je suis tombée très malade, j’ai eu une opération du dos, on a dû me scier une vertèbre en deux. Je suis restée couchée pendant trois ans. Physiquement, il m’aurait été impossible de continuer. Mais, quand je vois comment la mode à évolué, je ne crois pas que j’aurais été capable de déléguer la création comme le font les directeurs artistiques aujourd’hui.”

Sans regrets ni remords, la comtesse de Ribes regarde le panorama actuel de la mode avec discernement. “Il n’y a plus de mode, à proprement parler, mais l’expression de différents styles, de looks. Depuis une dizaine d’années, j’ai le sentiment qu’ils se renouvellent peu. Et puis cette recherche parfois forcée de l’excentricité me semble souvent absurde. Il y a trop de vêtements de toute façon. Je me rappelle avoir demandé à Diana Vreeland s’il y avait assez de dos sur terre pour les porter tous.” ●

→ Jacqueline de Ribes photographiée par Richard Avedon en 1962, dans une robe Yves Saint Laurent.

↘ Robe du soir signée Jacqueline de Ribes en guipure de coton et détails en velours de soie noir.



“Il n’y a plus de mode, à proprement parler, mais l’expression de différents styles, de looks.”



JACQUELINE DE RIBES : THE ART OF STYLE au Metropolitan Museum of Art de New York jusqu’au 21 février 2016 www.metmuseum.org